



# MILENA AGUS

# Terres promises



LIANA LEVI

Milena Agus

# Terres promises

*Traduit de l'italien  
par Marianne Faurobert*



Liana Levi

## Remerciements

Merci à Luisa Degioannis, Laura Desogus et Nanda Lecis, car si mes lecteurs se sont amusés en lisant mes livres, c'est aussi grâce à leurs trouvailles pleines d'esprit. Je me suis toujours dépêchée de les écrire, pour en conserver la malice et la gaieté.

Un merci tout particulier à ma cousine Sandra : les réconfortantes théories sur la vie élaborées par Felicita sont les siennes.

Et de tout cœur, merci à Ginevra Bompiani et à Marco Desogus, qui ont lu avec tant de patience les nombreuses versions de toutes mes histoires, pour leurs conseils toujours précieux.

Textes cités : Giacomo Leopardi, *Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie*, pages 97 et 99 ; Giacomo Leopardi, *Chant du coq sauvage*, page 133 ; Le Coran, XLII, 38, traduction Kasimirski, GF Flammarion ; Eugenio Montale, *La maison sur la mer*, traduction de Patrice Dyerval Angelini, page 173. La citation d'Amos Oz est tirée de *Judas*, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, Gallimard.

*Une troupe de croisés partis vers le milieu du XII<sup>e</sup> du comté d'Avignon vers Jérusalem, afin de la délivrer des infidèles... et retrouver la paix de l'âme. En chemin... ils affrontèrent bien des épreuves, la maladie, la discorde, la faim, de sanglants combats avec des brigands et autres bandes armées qui se rendaient également à Jérusalem... Mais ils n'avaient en tête que Jérusalem la merveilleuse, une cité qui n'était pas de ce monde, qui ignorait le mal et les souffrances... Démoralisés, en proie à la désillusion, la lassitude, l'indécision... ils poursuivirent leur route vers l'Orient, vers la Ville sainte, piétinant dans la boue, la poussière et la neige... Un soir d'été, ils parvinrent au cœur d'une petite vallée, une oasis divine... Après délibération, les croisés décidèrent de nommer cette vallée bénie Jérusalem et d'y achever leur épuisant périple.*

Amos Oz, Judas



Première partie

Le Continent



Ester arriva hors d'haleine et en même temps que le train. Mais elle ne s'approcha pas du groupe car au lieu de Raffaele, son fiancé, ce fut un homme bouffi, presque chauve et vêtu d'une grotesque salopette verte qui descendit du wagon.

Raffaele était pauvre. Son père avait été ouvrier agricole et, enfant, il travaillait à ses côtés, avec un petit bonnet de laine sur la tête l'hiver, et l'été, un mouchoir mouillé, noué aux quatre coins. Engagé volontaire, il était parti à la guerre parce qu'il était fasciste, disait-on au village. En réalité, il avait tout simplement lu et relu les romans de Salgari, de Melville, de London et de Conrad, et il avait rejoint la Marine pour voir la mer. Ou bien, parce qu'il ne voulait pas rester toute sa vie ouvrier, berger, ou paysan.

Il avait dit à sa mère qu'il ne rentrait au village que pour la saluer, après quoi, il remettrait son uniforme de marin et repartirait.

Sa mère s'était retrouvée veuve très tôt. Dans leur rue, elle était la seule à savoir lire et écrire, et pour une lettre, on la payait d'un œuf. Elle le donnait à son fils cadet, de santé fragile, et Raffaele, son robuste aîné, n'avait presque jamais rien à manger. C'est aussi pour cela qu'il était parti à la guerre, pas parce qu'il était fasciste.



Du malheur universel de la guerre, il avait connu le pire. Il était à bord du *Trieste* en avril 1943, dans la rade de Mezzo Schifo, à Palau, quand le croiseur fut coulé par la troisième escadrille de B17 de l'US Air Force, et il en avait réchappé en s'accrochant pendant des heures à un morceau de bois. Après le 8 septembre 1943, les Allemands l'avaient fait prisonnier au large de Marseille alors qu'il se trouvait à bord du *Jean de Vienne*, que le gouvernement de Vichy avait refourgué à la Marine italienne en 1942. Ils lui avaient demandé, comme à tous les prisonniers italiens, de combattre pour Hitler, sinon c'était le camp. Sans hésiter, Raffaele avait choisi le camp. Emprisonné à Hinzert, il avait été libéré par les Américains.

Au village, on s'attendait donc à le voir revenir déprimé, la peau sur les os, au lieu de quoi il était rentré replet et volubile. Il expliqua aussitôt qu'à leur arrivée dans le camp, les Américains, alarmés par l'état des prisonniers, les avaient gavés de conserves, de chocolat, de cigarettes, et autres douceurs. Aussi avait-il grossi et maintenant, il fumait.

Il posa à terre son petit bagage et se mit aussitôt à fouiller dedans. Il en sortit des paquets de cigarettes et des tablettes de chocolat qu'il tendit aux pays et payses venus l'accueillir, en leur disant tout fier que c'était un cadeau de son grand ami de New York, un trompettiste noir qui deviendrait certainement célèbre. Ce Noir avait apporté sa trompette en Europe, et il n'oublierait jamais l'effet que produisait cette musique dans la désolation du camp. Les Allemands aussi passaient parfois sur leurs gramophones des disques dont le son parvenait jusqu'aux prisonniers, mais la musique de son ami, c'était autre chose. Elle était là, au milieu d'eux, et c'était du jazz.

Ce trompettiste avait la sale habitude, quand il s'adressait à l'un des prisonniers, de lancer un « *Hey, white man,*

*come here!* ». Vu qu'ils étaient tous blancs, il était clair qu'il se foutait de leurs gueules. Un jour, Raffaele en avait eu marre et, avec l'aide d'un Américain qui parlait italien, il lui avait rétorqué: « Écoute, on a tous un nom, ici, et ces histoires de Blancs, de Noirs, de Juifs, de Slaves, de Tziganes et de Japonais, on aimerait mieux les oublier. »

À partir de ce jour, le Noir de New York avait cessé de se foutre d'eux. Dans sa langue, comme il pouvait, il racontait le jazz à Raffaele. Mais jamais il ne lui avait dit son nom.

Pour ne pas déprécier ce dont le garçon avait l'air si fier, chocolat, cigarettes, et amis noirs américains, les villageois l'écoutaient, paquets et tablettes dans les mains.

Ester, qui observait la scène de loin, finit par se cacher. Son amoureux était devenu balourd, bouffi et presque chauve, et l'avoir attendu si longtemps lui semblait une vraie folie.

Après avoir distribué cigarettes et chocolat, Raffaele quitta le groupe et se dirigea vers la sortie de la gare. Les villageois le regardèrent s'éloigner. De ses récits comme du jazz, ils n'avaient que faire.

En prenant soin de ne pas se montrer, Ester elle aussi rentra chez elle.

Suite à la débâcle allemande, le port de Gênes avait subi des dommages relativement modestes et Raffaele avait donc conservé son travail dans la Marine.

Bien que déçue, Ester n'avait pas rompu ses fiançailles. Mais la première fois que Raffaele rentra de Gênes pour lui rendre visite en Sardaigne, il trouva porte close. Personne ne lui ouvrit, mais ensuite Ester se précipita dans la rue pour le rejoindre.

La scène se répéta à chacune de ses visites. Sur le seuil de la maison, la mère, d'une main, attrapait sa fille par le bras et de l'autre, la prenait aux cheveux. Elle la secouait, l'échevelait et la traitait de folle. Comment pouvait-elle encore considérer ce crève-la-faim comme son fiancé? Fallait-il qu'elle soit stupide pour avoir attendu cinq ans le retour de ce propre-à-rien, hurlait-elle.

«Laisse-la! criait une voix d'homme de l'intérieur. Elle se serait fait tuer pour lui!»

Sa mère ne la lâchait pas et continuait à hurler. Elle se moquait bien qu'on l'entende jusqu'à la grand-rue du village, au contraire, tout le monde devait savoir qu'il restait au moins une personne saine d'esprit, dans cette maison. Mais de l'intérieur, on ordonnait à nouveau «Laisse-la!», et Ester appelait cette voix à l'aide. Alors son frère Felice venait la libérer de la poigne maternelle,

sous les insultes : « Incapable, tu n'es bon qu'à faire des conneries ! »

Felice avait fait la guerre en Afrique, et maintenant il chômait, comme des millions d'autres malheureux démobilités. Ce fils-là, sa mère ne l'aimait pas. Elle détestait surtout ses yeux ronds qui ne vous regardaient jamais, toujours tournés vers quelque chose qui les remplissait de terreur.

Malgré son salaire de misère, Raffaele aimait bien Gênes. Pour la mer, après tant de murs et de fils barbelés, pour le ciel limpide et bleu, après tant de brouillard gris, pour le vent, pour les montées et les descentes, après tant de morne plaine.

En réalité, il aurait bien aimé émigrer à New York. Il se voyait débarquer, comme tant d'autres avant lui, à Ellis Island. Il imaginait l'effet que ça devait faire, d'être au pied de la statue de la Liberté. Mais comment expliquer ça à Ester ?

Il l'avait connue toute jeune, un jour qu'elle allait à la fontaine, un broc sur la tête, entourée de ses sœurs ; le ciel était rempli de nuages qui s'enroulaient et se déroulaient comme des pelotes.

Il en était tombé amoureux parce qu'elle était différente, blonde dans un monde de brunes, avec un petit visage fin et doux parmi toutes ces femmes à l'air sévère. Elle semblait encline au sourire, les coins de la bouche relevés, mais si on y regardait de plus près, cette expression n'avait rien d'enjoué, au contraire, elle semblait dire : « Comment peut-on vivre dans un endroit pareil ? »

Du même auteur,  
chez le même éditeur

*Mal de pierres*, 2007

*Battement d'ailes*, 2008  
(et «Piccolo» n° 64)

*Mon voisin*, 2009  
(«Piccolo» inédit n° 60)

*Quand le requin dort*, 2010

*La Comtesse de Ricotta*, 2012  
(et «Piccolo» n° 98)

*Sens dessus dessous*, 2016  
(et «Piccolo» n° 136)

avec Luciana Castellina

*Prends garde*, 2015  
(et «Piccolo» n° 124)



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original: *Terre promesse*

© 2017 nottetime srl  
© 2018, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture :  
Couverture : D. Hoch  
Photo : © George Marks/Gettyimages